L’OCCULTATION DE LA LUTTE MANDCHOUE

Lutte mandchoue (détail d’un rouleau Qing)

Vers la fin des années 1980, j’ai été associé aux prémices du développement d’une forme de lutte méconnue en France, le shuāijiāo 摔跤. Le premier représentant de cette discipline dans l’Hexagone, le remarquable Yuan Zumou, m’avait été présenté par mon maître de l’époque, Wang Weiguo. Originaire de la province du Jiangsu et sportif de haut niveau en Chine, Yuan cherchait alors un collaborateur français sachant parler le mandarin afin de pouvoir étendre son enseignement au-delà de la diaspora chinoise parisienne. C’est ainsi que je participai en 1988 à la création de l’Association Française de Shuai-Jiao (AFSJ) ainsi qu’aux toutes premières démonstrations données en France et en Espagne où j’initiai d’ailleurs le futur représentant hispanique, José Luis Serra Flores. L’année suivante, je contribuai significativement à la réalisation du premier ouvrage publié en Europe qui sous-titrait « la lutte chinoise »[1]. Depuis, j’ai gardé un grand intérêt pour cet art qui se trouve étroitement connecté à la lignée de Taiji quan dans laquelle s’inscrit ma propre pratique et donc l’école Shenji. Chemin faisant, je suis parvenu à la certitude que, là encore, l’histoire officielle des arts martiaux chinois présente des distorsions majeures imputables au discours nationaliste martelé depuis la fondation de la république de Chine en 1912. De fait, comme nous le verrons, loin de plonger ses racines dans la vénérable antiquité de l’empire du Milieu, la « lutte chinoise » est bien plus étroitement liée aux pratiques guerrières des nomades de la grande steppe eurasienne.

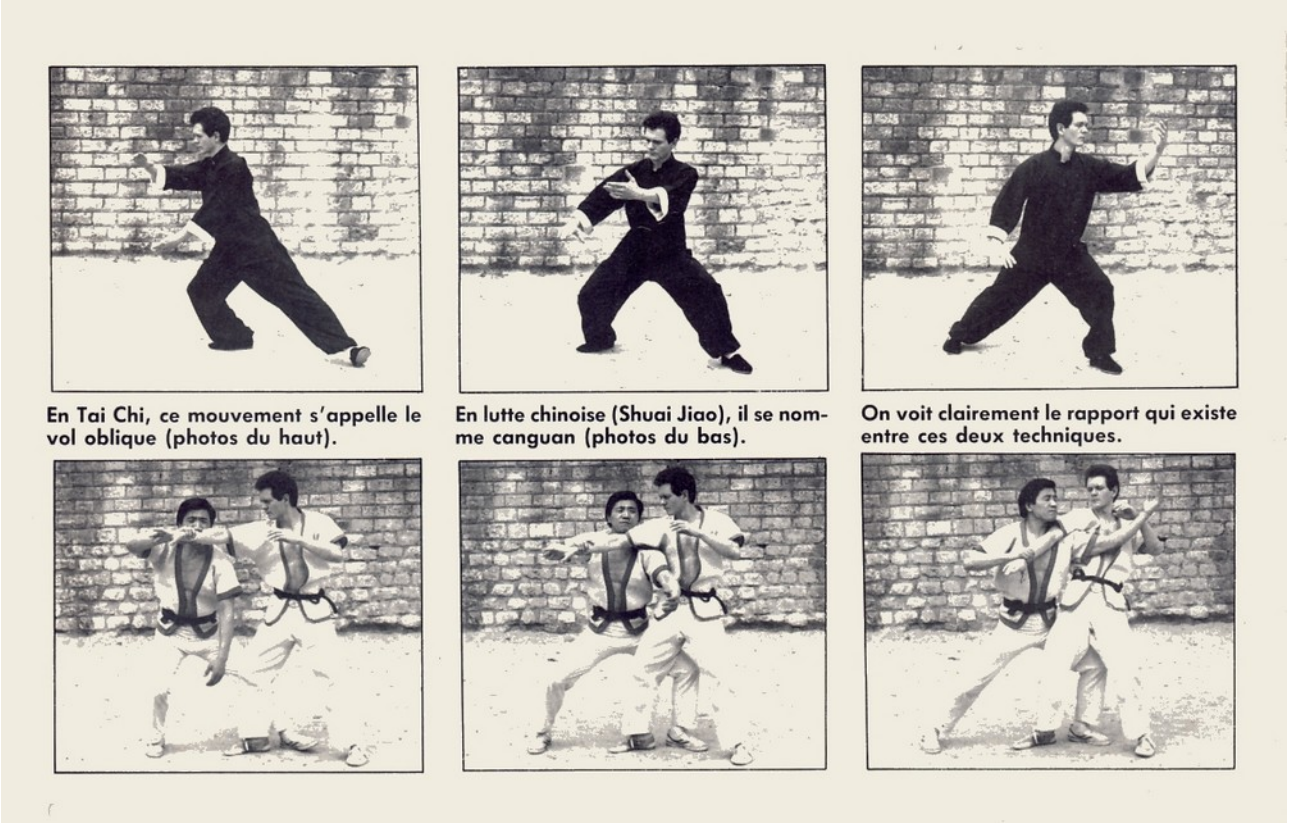
Domination barbare

Mon coup d’essai dans la presse spécialisé des arts martiaux fut un court article publié en 1988 dans le magazine *Karaté Bushido* et intitulé *De la lutte au Tai Chi*. Les illustrations nous montraient, Yuan Zumou et moi-même, comparant des mouvements de Taiji quan à des prises de lutte[2]. Toutefois, si mon intuition m’amenait à faire des liens entre ces deux pratiques que je pratiquais en

1 Éditions Judogi.

2 Notons pour la petite histoire que Yuan et moi-même avions à la même époque le même professeur de Taiji quan en la personne de Huáng Tiānxióng 黄天雄 qui officiait alors dans les parcs parisiens Monceau et du Luxembourg.

parallèle, ce n'est qu'une dizaine d'années plus tard que j'en reçus la confirmation à Shanghai auprès du maître Wu Bangcai. Alors que je l'interrogeai sur l'origine de l'enseignement de Quanyou, ancêtre de notre lignée martiale, il me déclara tout de go que celle-ci provenait de la lutte pratiquée au sein du bataillon Shenji ying qui était stationné à Pékin, capitale de l'empire Qing. Il faut préciser ici que depuis 1644 _ époque qui vit Louis XIV accéder au trône de France _ les empereurs qui régnèrent sur la Chine jusqu'au dernier d'entre eux, Puyi, furent Mandchous sans exception. Peuple d'origine sibérienne toungouse, les Jürchens, ancêtres directs des Mandchous Qing, avaient déjà dominé la Chine du Nord entre le XIIe et le XIIIe siècle, où ils instaurèrent la dynastie Jin qui prit fin en 1234. D'un point de vue chronologique et pour rester dans le même espace géographique, ce pouvoir protomandchou s'insère entre la dynastie Liao des Khitan qui domina à partir du début du Xe siècle les territoires situés au Nord de Pékin et la dynastie mongole Yuan qui régna sur l'empire du Milieu avant de s'effondrer en 1368. Ainsi, lorsque Marco Polo arriva dans la capitale du grand khan mongol Kubilai, sur le site de l'actuelle Pékin, il n'imaginait pas être en Chine mais dans l'empire de Cathay, appellation dérivée du terme Khitan qui désigne un peuple proche à la fois des Mongols et des Jürchens. Il faut signaler ici que dans les langues russe et mongole, la désignation de l'actuel État chinois demeure aujourd'hui encore la même que pour l'illustre vénitien, *Kitaï* (Китай) ou *Khiatad* (Хятад), autrement dit Cathay. En résumé, et malgré le discours martelé des cinq mille ans d'histoire continue, force est de constater qu'au cours du dernier millénaire de son histoire, la Chine du Nord n'aura connu qu'un peu moins de trois siècles de domination à proprement parler chinoise *han* avec les Ming (1368 à 1644). Ainsi, l'actuelle Chine du Nord reçut pendant plusieurs siècles d'innombrables apports culturels venus du monde « barbare » des steppes septentrionales, la lutte n'étant que l'un d'entre eux.



Yuan Zumou et l'auteur, magazine *Karaté Bushido* n°149, juillet-août 1988 (photos Annie Tran Van)

Des lutteurs d'élite

Dans toute l'aire autrefois dominée par les cavaliers de la steppe, depuis l'Altaï, l'Asie centrale et jusqu'aux confins du Caucase, les principaux arts guerriers furent le tir à l'arc, l'équitation et la lutte. Aujourd'hui encore le *bökh* mongol ou le *kurash* ouzbeck demeurent des expressions populaires de la culture nomade traditionnelle, ce dernier étant d'ailleurs devenu un sport important dans de nombreux États issus de l'ancienne URSS. Avec leurs caractéristiques propres, les luttes

mongole (*bökh*) et mandchoue (*buku*) représentent l'extension orientale de cette pratique ancestrale du combat à mains nues qui vise, dans le cadre d'une réglementation précise, à renverser son adversaire sur le sol, les concurrents étant tous deux revêtus d'une veste. Comme nous l'avons vu précédemment, à partir du Xe siècle le Nord de l'actuel Etat chinois fut pendant de longues périodes soumis aux jougs successifs kitaï, jürchen, mongol et mandchou. Bien entendu, les populations chinoises *han* possédaient leurs propres formes de lutte autochtones comme en témoignent de nombreux artefacts archéologiques et mentions contenues dans des textes antiques. Toutefois, rien ne vient confirmer une quelconque continuité entre ces activités rituelles ou récréatives et ce que l'on présente aujourd'hui comme « lutte chinoise » (*Zhōngguó shì shuāijiāo* 中国式摔跤). Il existe ainsi de nos jours d'autres formes de lutte en Chine, moins connues telle que le « concours pour le mouton » (náoyángsài 挠羊赛) de Xīnzhōu 忻州 dans la province du Shanxi qui se pratique torse nu et gratifie le vainqueur d'un ovidé[3]. Toutefois, c'est bien avec la dynastie Qing (1644-1911) que l'actuel Shuaijiao connut son essor. L'épicentre de ce développement fut Pékin, résidence des empereurs. Intégrée à l'entraînement des hommes des bannières _ l'organisation socio-militaire mandchoue _ la lutte était en outre un spectacle prisé par la cour. En 1669, le grand empereur Kangxi fit établir un camp d'élite pour ses lutteur, le shànpūyíng 善扑营. Comptant 300 hommes, parmi lesquels une centaine étaient des cavaliers ou des archers émérites, le camp était divisé en deux ailes de droite et de gauche par rapport au palais impérial, afin de favoriser l'émulation de ces athlètes guerriers. Ceux-ci constituaient une sorte de garde prétorienne qui accompagnaient le Fils du Ciel lors de ses grandes chasses annuelles et surtout jouaient un rôle important dans les relations diplomatiques avec les vassaux des steppes. C'est de cette institution majeure que sont issus directement ou indirectement les trois styles majeurs du shuaijiao moderne qui se développèrent respectivement dans les villes de Pékin, Tianjin et Baoding.

Une représentation d'époque du Shanpuying (peinture sur soie)

L'héritage oublié

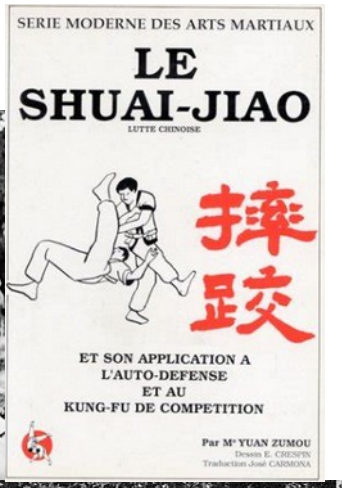
Lorsque la dynastie Qing laissa la place à la république chinoise en 1911, le shanpuying fut dissout et ses champions se retrouvèrent littéralement à la rue dans un contexte de haine anti-mandchoue marquée par des massacres tel celui perpétré à Xi'an qui fit 20 000 victimes en octobre de la même année. De nombreux Mandchous abandonnèrent alors leurs marqueurs culturels, adoptant des noms chinois à l'instar du maître fondateur de ma propre lignée de Taiji quan, le noble Cháng Yuǎntíng 常远停 dont on ignore le nom originel. Si la plupart d'entre eux firent le choix de se fondre dans la masse chinoise, certains n'eurent d'autres recours que d'employer leurs talents pour essayer de survivre. Ce fut par exemple le cas d'un instructeur du Shanpuying, Wǎn Bāyé 宛八爷, qui devint

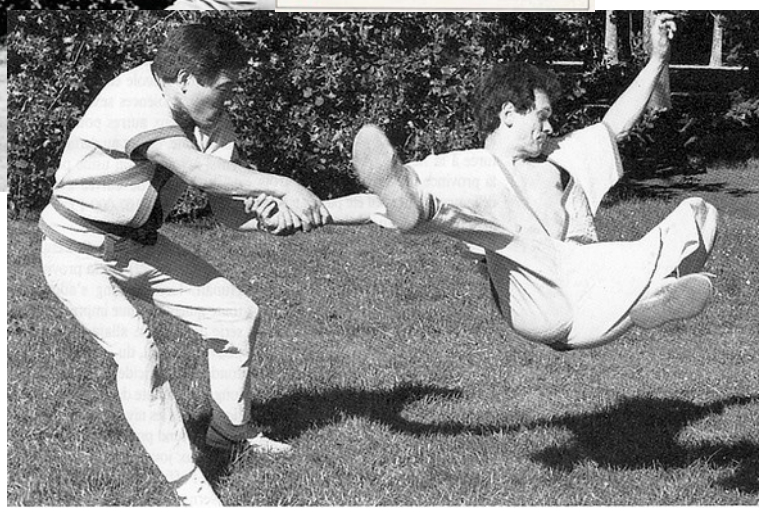
3 Il semblerait que cette lutte se soit justement développée à l'époque des affrontements entre la dynastie Song et l'empire Liao. Une influence kitaï n'est donc pas exclue.

un saltimbanque renommé du quartier festif du Pont céleste (Tiānqiáo 天桥) de Pékin. Outre ses démonstrations de lutte, il inventa un spectacle de rue théâtral combinant celle-ci avec le divertissement traditionnel du xiàngsheng 相声, monologues ou échanges comiques. Wan ainsi que d'autres lutteurs issus de la prestigieuse institution furent à l'origine du style de Pékin. L'école de Tianjin se développa également sous l'influence de la capitale alors que le style de Baoding, dite « lutte rapide » (kuàijiāo 快跤) présente quant à elle un mélange d'influences mandchoue, mongole et Hui, communauté musulmane chinoise dont était issu son grand maître Píng Jìngyī 平敬一 (circa 1830-1908). Quel que soit le style, cette lutte ne s'appela jamais *shuaijiao* avant l'époque républicaine. Comme l'a montré l'universitaire Alex Xian Zhao dans sa passionnante étude *Forlorn Heritage: The Transformation of Qing Dynasty Manchu Wrestling to Chinese Shuaijiao in Republican and Modern China*[4], les trois principaux noms pour la désigner sous les Qing furent *bùkù* 布库, *jǐaolì* 角力 et guànjiāo 躩跤. À l'époque moderne, on leur substitua l'appellation *shuaijiao* qui est très vague puisque, stricto sensu, ce terme peut s'appliquer à n'importe quelle forme de lutte que celle-ci soit gréco-romaine ou encore turque[5]. L'un des artisans de ce passe-passe linguistique fut Mǎ Liáng 马良 (1878-1947), un adepte de l'école de Baoding et important réformateur des arts martiaux chinois aujourd'hui rejeté dans les oubliettes de l'histoire en raison de sa collaboration avec l'envahisseur japonais. Dans l'ouvrage qu'il consacra à ses pratiques de combat, il présente sa pratique de lutte sous un angle fallacieux faisant remonter celle-ci au héros national Yuè Fēi 岳飞, général de la dynastie Song qui fut justement un résistant implacable à l'invasion Jürchen. Le ton était donné et l'on s'ingénia dès lors à ramener la lutte héritée de l'empire Qing dans le seul giron de la civilisation chinoise plusieurs fois millénaire. Enseignement scolaire à partir de 1928, sport de compétition en 1935, ce nouveau Shuaijiao évolua ainsi jusqu'à nos jours sans référence explicite au *buku* mandchou dont l'héritage a été manifestement volontairement oublié.

José Carmona

www.shenjiying.com





Ci-dessus, le maître Ping Jingyi de Baoding, ci-contre l'auteur et Yuan Zumou ainsi que la couverture du livre publié en 1989.

4 Université de Leyde, 2019. Ce mémoire de maîtrise est en accès libre sur internet.

5 Ainsi, il convient de parler de « lutte chinoise », *Zhōngguó shì shuāijiāo* 中国式摔跤, afin de différencier cette discipline de ses homologues étrangers.